



Universidad de Valladolid



**GRADO EN LENGUAS MODERNAS Y SUS LITERATURAS**

**TRABAJO FIN DE GRADO**

**LE RÉALISME DANS *L'ENFANT*, DE JULES VALLÈS**

**Presentado por:**

Ruth Toledano Muñoz

**Tutelado por:**

Mercedes Vallejo Rodríguez

**Año**

**2016-2017**



## TABLE DE MATIÈRES

1. Introduction :	p. 1
2. Chapitre 1: Le Domaine social	p. 3
2.1.Paris et la Province	p. 4
2.2.L'Habit et la Nourriture	p. 7
2.3.La vie quotidienne	p. 9
3. Chapitre 2: Le Domaine scolaire	p. 12
3.1.La critique de l'école	p. 13
3.2.L'Expérience de l'école comme prison	p. 14
3.3.L'Influence de la situation économique	p. 17
3.4.Les punitions scolaires et la souffrance	p. 18
4. Chapitre 3: Le Domaine domestique	p. 21
4.1.Les Parents	p. 24
4.2.L'Habit	p. 30
4.3.La Nourriture	p. 32
4.4.Les Punitions	p. 34
4.5.Passage à l'âge adulte	p. 36
4.6.Le rôle du cirque	p. 40
4.7.La Souffrance	p. 41
5. Conclusion :	p. 44
6. Bibliographie :	p. 47

## 1. INTRODUCTION

Le TFG est une matière de notre plan d'études et c'est à quoi répond ce travail. Étant donné qu'il doit rendre compte de toutes les connaissances acquises le long de ces quatre années d'études, cela m'a permis de mettre en jeu les connaissances linguistiques, littéraires et culturelles, mais plus précisément les connaissances et compétences de la matière Littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, étudiée en troisième année.

Ce travail veut situer et expliquer le récit d'enfance dans le cadre du roman réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle. Le choix du sujet provient de mon goût pour le roman de cette période. Je pense que ce siècle est chargé d'un grand nombre de changements littéraires et, à mon avis, c'est le siècle le plus intéressant de l'histoire de la littérature française. À ce propos, après avoir fait plusieurs lectures concernant le récit d'enfance comme *Poil de Carotte*, de Jules Renard ou *Le Lys dans la Vallée*, de Balzac, je me suis décidée pour le roman de Jules Vallès, *L'Enfant*.

Ce roman aborde des aspects qui m'intéressent comme c'est le cas du portrait très structuré de la souffrance enfantine, ou le passage de l'enfance à l'âge adulte. En ce même sens, les punitions subies par l'enfant tant chez lui qu'à l'école et l'expérience de l'école comme prison m'ont forcée à considérer le rapport aux parents, et dans ce rapport apparaît, forcément, l'importance de l'argent. La société de l'époque est aussi profondément décrite dans le roman, ainsi que la rébellion contre cette même société. C'est pourquoi j'ai décidé de structurer mon travail en trois chapitres qui rendront compte de l'aspect social, de l'univers scolaire et, finalement, un troisième chapitre où j'aborderai l'étude précise de l'univers familial.

Dans mon projet, le but final est celui de réaliser une analyse des relations paterno et materno-filiales ainsi que l'analyse de l'univers scolaire dans le cadre du roman réaliste et cela de la façon la plus exhaustive possible, c'est-à-dire, étudiant l'influence que les parents exercent sur le développement intellectuel et personnel de leur fils, mais plus précisément, les séquelles irréversibles qui ont marqué l'enfant à cause des punitions venant de sa mère. Je montrerai comment le roman présente

l'histoire d'un enfant qui est en même temps une histoire susceptible d'être transposée à la généralité des enfants dans un espace-temps précis, ainsi qu'une structure romanesque inscrite dans le courant réaliste du siècle.

Ce travail a été pour moi l'occasion de découvrir le récit d'enfance dans le cadre du roman du XIX<sup>e</sup> siècle. Une vraie découverte qui m'a permis de mieux comprendre la souffrance enfantine de cette époque que je ne connaissais pas en littérature.

Finalement, pour ce faire, j'ai eu accès à une bibliographie qui m'a permis de fixer mes intuitions de départ et qui m'a aidé à justifier de la façon la plus rigoureuse possible le contenu de ce travail.

## 2. CHAPITRE I: LE DOMAINE SOCIAL

La première révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle a provoqué le développement de la bourgeoisie et l'apparition d'une nouvelle classe sociale : le prolétariat. Un aspect très important de ce siècle dont il faut tenir compte c'est la lutte sociale comme revendication, au moyen des grèves et des révoltes de la part des plus faibles et exploités afin d'améliorer leurs conditions de travail et de vie.

On trouve deux courants qui surgissent à partir des révolutions de 1830 et 1848: le Libéralisme et le Socialisme. En ce qui concerne le Libéralisme, il a été fondé par Adam Smith. Ce courant défend que l'économie doit fonctionner sans l'intervention de l'État pour assurer la sécurité des personnes et des biens. Par rapport au Socialisme, Karl Marx a été son fondateur. Ce courant défend une société égalitaire qui existerait au bout d'un parcours où les changements socio-politiques nécessaires à cette fin se seraient déjà produits.

Par rapport aux révoltes, il faut souligner les événements de la Commune de Paris (1871), un mouvement *de vérité*<sup>1</sup> autogestionnaire contre le Gouvernement de Napoléon III qui fuit la capitale assiégée par les prussiens.

La société donc était structurée de la façon suivante: au plus haut de la pyramide se situent les classes supérieures, héritières de l'Ancien Régime, constituées par l'aristocratie et la haute bourgeoisie. Ensuite, la bourgeoisie, qui a déjà conquis le pouvoir économique, politique et culturel. Finalement, les classes moyennes, enrichies grâce à l'industrialisation et à la Révolution, et le peuple, représenté par les paysans et les prolétaires qui aspiraient tous *aux mieux-être et à la dignité*<sup>2</sup>.

Dans ce chapitre, on va aborder des aspects qui se rapportent au domaine social.

---

<sup>1</sup> Abraham, P., et Desné, R., *Histoire littéraire de la France*, Les éditions sociales, Paris, 1977, p. 329.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 18.

En premier lieu, **la différence entre Paris et la Province**<sup>3</sup>. Bien que Paris se présente au XIX<sup>e</sup> siècle comme le siège des révolutions car la ville vit *avec son siècle*<sup>4</sup>, la Province reste immobile face à la modernisation, elle ne serait caractérisée que par l'entassement de villageois et « les mauvaises odeurs ».

L'importance de la capitale est telle que ceux qui cherchaient la vie moderne et urbaine n'hésitaient pas à « monter » à Paris puisque la réussite sociale et économique y avait lieu. À cause de cette arrivée massive de villageois, Paris doit s'agrandir pour les accueillir. C'est pour cette raison que Napoléon III appelle le Baron de Haussmann afin de réaliser les transformations nécessaires pour moderniser la ville. Paris devient une grande capitale européenne.

Chez nombre d'écrivains la ville de Paris apparaît comme l'élément protagoniste puisque la ville *rejoint son extraordinaire développement dans la société française au XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>5</sup>. De cela témoignent les descriptions d'écrivains tels Balzac, Baudelaire ou Rimbaud, qui, à propos de la révolte de la Commune écrit :

*O cité douloureuse, ô cité quasi morte...  
La tête et les deux seins jetés vers l'Avenir  
Ouvrant sur ta pâleur ses milliards de portes,  
Cité que le Passé sombre pourrait bénir.*<sup>6</sup>

Ainsi, on peut dire que *décrire Paris, c'est, chez les plus grands, présenter une figure mythique*<sup>7</sup>, comme celle de *Nana*, un des personnages de Zola qui résume en elle-même *le comportement politique de Paris*<sup>8</sup>.

Par contre, la Province reste à l'écart du progrès du siècle, elle est peuplée d'un grand nombre de paysans analphabètes qui ne faisaient que travailler afin d'obtenir de l'argent pour vivre. Cependant, le peuple évolue grâce au suffrage universel masculin qui s'instaure en 1848 et aux lois Ferry de 1881.

La Province est un des lieux où les écrivains situent leurs œuvres parce que *c'est le lieu de l'absence ou du reflet que provoque la fascination parisienne*, et dont

---

<sup>3</sup> Ensemble de territoires, à l'exclusion de la capitale, Cf. *Le Petit Robert de la Langue Française*, 2010.

<sup>4</sup> Tadié, J.-Y., *Introduction à la vie littéraire du XIX<sup>e</sup>*, Bordas, Paris, 1984, p. 47.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>6</sup> Rimbaud, A., « *L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple* » in *Poésies Complètes*, Le Livre de Poche, 2013.

<sup>7</sup> Tadié, J.-Y., *Op. Cit.*, p. 47.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 47.

les problèmes de la « vie moderne » ne s'y rencontrent guère<sup>9</sup>. On y trouve le bonheur fusionnel de la petite enfance, au sein d'une nature maternelle opposée à la virilité de Paris, lieu de la création, de l'art, de la communication et non plus de la fusion<sup>10</sup>.

Après avoir remarqué les différences entre Paris et la Province, je reprends l'analyse de *L'Enfant* car on y trouve quatre villes qui sont très importantes dans la vie de Jacques : Le Puy, Saint-Étienne, Nantes et Paris. Entre ces quatre villes on peut observer les différences qu'on vient de décrire.

Le Puy est le lieu de naissance de Jacques. C'est ici que l'enfant vit sa première enfance dans les deux lieux qui jouent un rôle fondamental dans sa vie (maison parentale, école). Cependant, l'enfant seulement est gai quand il profite des vacances à la campagne, là où il se sent libre<sup>11</sup>. Il s'amuse un peu pendant les vacances chez les Soubeyrou, puis à Farreyrolles<sup>12</sup>. C'est la première fois dans le roman qu'on observe l'allusion à la campagne, et elle s'opposera à celle de Paris.

Étant donné que M. Vingtras a été appelé comme professeur de septième<sup>13</sup>, la famille se déplace à Saint-Étienne, la deuxième référence de la topographie de Jacques. Bien que la ville soit celle des mineurs :

*Ce jour-là (mardi gras), c'est la coutume que dans chaque rue on élève une pyramide de charbon, un bûcher en forme de meule, comme un gros bonnet de coton noir avec une mèche à laquelle on met le feu le matin<sup>14</sup>,*

l'enfant regarde ses voisins non comme des mineurs mais comme des braves gens qui travaillent beaucoup :

*Braves gens. Ils juraient, sacraient, en lâchaient de salées : mais on disait d'eux : « Bons comme le bon pain, honnêtes comme l'or. » Je respirais dans cette atmosphère de poivre et de poix, une odeur de joie et de santé : ils avaient la main noire, mais le cœur dessus : ils balançaient les hanches et tenaient les doigts écarquillés, parlaient avec des velours et des cuirs ; - c'est le métier qui veut ça, disait le grand Fabre<sup>15</sup>.*

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>10</sup> Guichardet, J., Compte rendu : *Province/Paris. Topographie littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle*, in *Revue Romantisme*, Volume 32, Numéro 116, Année 2002, p.120.

<sup>11</sup> Vallès, J., *L'Enfant*, Librairie Générale Française pour la Préface, les Commentaires et les Notes, Paris, 1985, p. 53.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 89.



En plus, il quitte la ville pour aller à la campagne en vacances parce qu'il veut s'évader de la maison et de l'école :

*Jacques ira passer ses vacances au pays. C'est ma mère qui m'annonce cette nouvelle. « Tu vois, on te pardonne tes farces de cette année, nous t'envoyons chez ton oncle ; tu monteras à cheval, tu pêcheras des truites, tu mangeras du saucisson de campagne<sup>16</sup>.*

L'arrivée à Nantes suppose le passage de la deuxième enfance à l'âge adulte. Cependant, avant d'y arriver, Jacques réfléchit, Vallès se servant de la technique du monologue intérieur:

*Dans ma géographie, j'ai vu qu'on appelait ce pays le jardin de la France. Jardin de la France ! oui, et je l'aurais appelé comme ça, moi gamin ! C'est bien l'impression que j'en ai gardée :- ces parfums, ce calme, ces rives semées de maisons fraîches, et qui ourlent de vert et rose le ruban bleu de la Loire ! ...*

*Il se tache de noir, ce ruban : il prend une couleur glauque tout d'un coup, et il semble qu'il roule du sable sale, ou de la boue. C'est la mer qui approche, et vomit la marée : la Loire va finir, et l'Océan commence.*

*Nous arrivons, voici la prairie de Mauves ! – Je suis resté tout le jour sous l'impression calme du matin.- J'ai peu joué avec mes petits camarades, qui s'étonnaient de mon silence.*

*L'espace m'a toujours rendu silencieux.*

*Nous sommes près du pont en fil de fer, je lis au loin Hôtel de la Fleur. – C'est Nantes<sup>17</sup>.*

C'est la première fois que l'enfant observe la mer et cela lui fait se sentir heureux.

Paris sera le dernier destin de Jacques. Il doit y aller de force à cause de l'affaire que M. Vingtras a entretenue avec Mme Devinol. Le proviseur donc conseille au père d'éloigner l'enfant, c'est pourquoi Jacques « monte » à Paris. Il s'installe à la pension Legnagna où il crée des liens étroits avec d'autres étudiants comme Matoussaint, *un élève modèle qui vient rester à Paris<sup>18</sup>*. Avec lui, Jacques fera des folies d'adolescent :

*Il arrive et l'on va prendre l'absinthe à la Rotonde, ou à la Pissote, où l'on espère rencontrer Grassot (...) L'absinthe une fois sirotée dans le demi-jour de six*

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 249.

*heures, nous filons du côté de Port-Royal, où l'on doit trouver les amis chez Tavernier*<sup>19</sup>.

En deuxième lieu, je vais considérer **la différence des couches sociales selon l'habit et la nourriture**. Je vais aborder maintenant ce sujet parce qu'il est lié au sujet précédent car le lieu de résidence détermine, dans la plupart de cas, la position sociale des personnages. L'aspiration de toutes les couches sociales est d'obtenir de l'argent afin de monter dans l'échelle social. Ainsi, l'argent accorde non seulement le pouvoir économique mais aussi le pouvoir social et culturel car il s'impose comme le nouveau dieu d'une nouvelle société et dont la recherche est récompensée. C'est à travers la lecture du roman qu'on verra l'évolution de Jacques quant à l'argent.

Jacques appartient à une famille qui provient *de la campagne*<sup>20</sup> et qui vit dans la pauvreté à cause du manque d'argent. Et ce manque se manifeste chez l'enfant au point qu'on observe que, dans le chapitre III, il dit : *J'ai le respect du pain*<sup>21</sup>. Cependant, ce n'est pas l'enfant, lui-même, qui arrive à cette réflexion car si M. Vingtras n'avait pas eu une conversation avec son fils pour ne pas jeter la nourriture qui était si dure à gagner, ce dernier continuerait à jeter le pain qu'il ne mangeait pas. Cela met en relief qu'aux yeux de l'enfant, la famille possédait un pouvoir économique un peu plus haut que celui des gens de leur alentour, car si bien la famille a assez d'argent pour manger, par contre elle apprend à l'enfant qu'il ne faut pas le gaspiller.

Néanmoins, malgré la pauvreté de la famille Vingtras, elle ne se situe pas à la base de la pyramide sociale parce qu'on peut observer comment il y a des personnes plus pauvres qu'eux :

*Pendant toute mon enfance, j'ai entendu ma mère dire qu'il ne fallait pas donner aux pauvres : que l'argent qu'ils recevaient, ils l'allaient boire, que mieux valait jeter un sou dans la rivière ; qu'au moins il ne roulait pas au cabaret*<sup>22</sup>.

Mme Vingtras dit cela car elle est *affairée à accumuler de l'argent*<sup>23</sup>. Si bien l'avarice représente chez elle un péché capital, par contre elle exerce un contrôle strict sur l'économie familiale :

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 90.

*Mon père a mangé à en éclater, - il en a les oreilles bleues.  
Il ne s'est pas rebiffé cette nuit, parce qu'il a les mains liées et qu'il a  
commis, au moment du départ, une grande imprudence. Il a confié à ma mère tout  
l'argent.*

*Ma mère avait dit, sans avoir l'air de rien :  
« Mes poches sont plus grandes que les tiennes, l'argent y tiendra mieux :  
c'est moi qui paierai en route »<sup>24</sup>.*

Au fur et à mesure qu'on avance dans la lecture, on observe comment les promotions de M. Vingtras permettent à la famille d'augmenter leur pouvoir économique et d'avancer ainsi dans l'échelle sociale. Jacques peut, donc, passer d'une éducation primaire (au début au Puy, après à Saint-Étienne, puis à Nantes) à un enseignement supérieur, à Paris, grâce à cette ascension sociale.

D'une part, constatant que l'argent est lié à l'habit, il en découle l'opposition des personnages (riches et pauvres). Par rapport aux pauvres, ils s'habillent avec des habits

*de campagne.  
Les vestes des hommes se redressent comme des queues d'oiseaux, les  
cotillons des femmes se tiennent en l'air comme s'il y avait un champignon dessous.  
Des cols de chemise comme des œillères de cheval, des pantalons à ponts,  
couleur de vache, avec des boutons larges comme des lunes, des chemises  
pelucheuses et jaunes comme des peaux de cochons, des souliers comme des troncs  
d'arbres...<sup>25</sup>.*

*Par contre, les riches portent des blouses blanches et d'imprimeurs en  
bonnets de papier<sup>26</sup>.*

D'autre part, en ce qui concerne la nourriture, *les riches mangeaient des  
glaces* tandis que *les pauvres croquaient des pommes*<sup>27</sup>. En outre, tout au long du roman, on peut observer ce qui sépare ces deux classes sociales qui apparaissent dans *L'Enfant* : du côté des pauvres, ils profitent du vin, des oignons, du pain ou du riz sucré ; du côté des riches, ils profitent du foie de veau, des truffes ou des côtelettes Soubise.

On peut conclure ce point en disant que l'argent joue un rôle fondamental dans le roman puisque Vallès lui accorde tout un chapitre, le numéro XIII.

---

<sup>23</sup> Lasnier-Lachaise, B., « Les sept péchés capitaux de Madame Vingtras », in *Revue de Lectures et d'Etudes Vallésiennes, Les amis de Jules Vallès*, n° 19, Décembre 1994, p. 26.

<sup>24</sup> Vallès, J., *L'Enfant, Op. Cit.*, p. 180.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 237.

Le lieu de résidence par rapport à la position sociale qu'occupent les personnages, établit une différence entre la famille de Jacques et celle du directeur de l'école de Puy. Bien que les deux familles habitent dans la même ville, celle du directeur mène une vie « supérieure » car la position de celui-ci est placée dans l'échelle sociale au-dessus de celle de professeur. En plus, on peut observer comment l'éducation des enfants est aussi bien différente et cela à cause de l'argent : pour Jacques, il est interdit de jouer avec le trapèze et avec la balançoire (cela risque d'abîmer les vêtements), tandis que l'enfant du directeur peut profiter de ce qui est interdit à Jacques.

En troisième lieu, je vais aborder **la vie quotidienne**, un autre sujet lié au domaine social. Le but de cette analyse est de démontrer comment l'auteur se sert des descriptions pour que le lecteur se fasse une idée très claire de la vie des familles au XIX<sup>e</sup> siècle.

Dans le chapitre I, Jacques présente sa maison au Puy :

*La maison que nous habitons est dans une rue sale, pénible à gravir, du haut de laquelle on embrasse tout le pays, mais où les voitures ne passent pas. Il n'y a que les charrettes de bois qui y arrivent, traînées par des bœufs qu'on pique avec un aiguillon<sup>28</sup>.*

Cependant cela ne sera pas la seule description que l'enfant fera de sa maison. Celle de Saint-Etienne est décrite de la façon suivante :

*L'entrée est misérable, avec des pierres qui branlent sur le seuil, un escalier vermoulu et une galerie en bois moisi à laquelle il manque des membres.<sup>29</sup>*

Dans le chapitre XVIII, il aborde la description de la maison de Nantes :

*nous demeurons dans une vieille maison replâtrée, repeinte, mais qui sent le vieux, et quand il fait chaud il s'en dégage une odeur de térébenthine et de fonte qui me cuit comme une pomme de terre à l'étouffée : pas d'air, point d'horizon !<sup>30</sup>.*

La description de la maison devient une constante dans le roman : la maison devient de façon systématique l'espace du refus (répression et souffrance). Bien que

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 195.

ces descriptions puissent montrer le changement de statut social, les maisons en elles-mêmes ne sont jamais décrites, comme si l'auteur ne voulait accorder aucune place dans le roman à cette espace « intérieur », noyau de souffrance et de répression.

Quant à la vie quotidienne, les fêtes populaires en donnent un témoignage important, comme, par exemple, celle de la Saint-Antoine :

*C'est samedi prochain la fête de mon père.  
Ma mère me l'a dit soixante fois depuis quinze jours.  
« C'est la fête-de-ton-père. »  
Elle me le répète d'un ton un peu irrité ; je n'ai pas l'air assez remué,  
paraît-il.  
« Ton père s'appelle Antoine »<sup>31</sup>.*

Il s'agit donc, des répétitions que mère et fils refont chaque année quand la Saint-Antoine arrive :

*Nous faisons des répétitions.  
D'abord, je gâche trois feuilles de papier à compliments : j'ai beau tirer la langue, et la remuer, et la crisper en faisant des majuscules, j'éborgne les o, j'emplis d'encre la queue des g, et je fais chaque fois un pâté sur le mot « allégresse ». J'en suis pour une série de taloche. Ah ! elle me coûte gros, la fête de mon père !  
Enfin, je parviens à faire tenir, entre les filets d'or teintés de violet et portés par des colombes, quelques phrase qui ont l'air d'ivrognes, tant les mots diffèrent d'attitudes, grâce aux haltes que j'ai faites à chaque syllabe pour les fioner !  
Ma mère se résigne et décide qu'on ne peut pas se ruiner en mains de papier ; je signe- encore un pâté- encore une claque.- C'est fini!<sup>32</sup>.*

Une autre fête dont il faut tenir compte c'est celle du *Reinage* qui a lieu à Farreyrolles. Elle montre comment la population du village fête ces jours :

*C'est le jour du Reinage.  
On appelle ainsi la fête du village ; on choisit un roi, une reine.  
Ils arrivent couverts de rubans. Des rubans au chapeau du roi, des rubans au chapeau de la reine. Ils sont à cheval tous deux, et suivis des beaux gars du pays, des fils de fermiers, qui ont rempli leurs bourses ce jour-là, pour faire des cadeaux aux filles.  
On tire des coups de fusil, on crie hourrah ! on caracole devant la mairie, qui a l'air d'avoir un drapeau vert : c'est une branche d'un grand arbre.<sup>33</sup>*

En fait, si bien la révolution industrielle change l'organisation sociale, Vallès restreint ces changements au cas de la famille Vingtras, insistant sur leurs origines et sur le parcours qu'elle effectue le long de l'enfance du personnage.

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 64.



### 3. CHAPITRE II: LE DOMAINE SCOLAIRE

Le XIX<sup>e</sup> siècle constitue le siècle où toute la population peut accéder au moins à l'alphabétisation parce que, grâce aux lois de Jules Ferry (1881-1882), l'obligation de l'instruction, la laïcité et la gratuité de l'enseignement public s'affirment.

Mais, avant ces lois, les écoles se laïcisent dès 1879 et les écoles privées sont fondées comme concurrentes de ces écoles laïques.

Ceux qui profitent de l'école privée sont les personnes des classes dirigeantes, c'est-à-dire, une grande partie de la bourgeoisie.

En ce qui concerne l'organisation scolaire, elle est composée par :

- L'école primaire, c'est-à-dire, maternelle et élémentaire. Avant les lois de Jules Ferry, elle n'existait pas. Cependant, quand elle a été créée, les enfants pouvaient y aller au mois de septembre à l'âge de trois ans. Ce qui est important c'est que les enseignants sont les mêmes aussi en maternelle qu'en élémentaire.
- L'enseignement secondaire : a lieu dans le collège et a une durée de quatre ans ou bien dans le lycée, dont la durée est de deux ou trois ans selon le choix de l'élève.
- L'enseignement supérieur : implique les études universitaires.

On peut résumer en disant que l'école française qu'on connaît aujourd'hui est née dans la Troisième République (de 1871 à 1914) après l'évolution subie depuis 1789.

Ainsi, on va aborder quatre thèmes importants qui présentent un lien avec ce domaine :

### 1. La critique de l'école de l'époque

La vie scolaire se développe dans trois chapitres répartis tout au long du roman. *Elle semble répressive et conventionnelle (...), rythmée par les bulletins de notes et les punitions*<sup>34</sup>.

On trouve la critique de l'école dès la dédicace : *à ceux qui crèvent d'ennui au collège*. C'est de cette façon que Vallès présente un des objectifs du roman : raconter les souffrances et les punitions que subissent les élèves de l'époque. C'est sur ce point que l'on peut comparer Vallès avec Jacques Prévert, puisque les deux ont fait une critique de l'école du XIX<sup>e</sup> siècle. Cependant, on peut considérer que Vallès était en avance sur Prévert et celui-ci donne, dans son poème *Enfance*, une vision sarcastique par rapport au collège :

*C'est comme les copains m'ont raconté: on est assis toute la journée, on n'a pas le droit de bouger, on guette les heures et on les écoute sonner. Tout à fait comme les problèmes qu'on me posera un peu plus tard, à la leçon d'arithmétique: Un élève entre en classe à 8 h. 30, en sort à 11 h. 30, revient à 1 heure et s'en va à 4 heures. Combien de minutes s'est-il ennuyé?*<sup>35</sup>

Vallès est beaucoup plus radical que Prévert et il veut montrer comment les enfants devenaient des victimes et des malheureux tant à cause des professeurs que de leur séjour aux écoles, et cela à travers la propre souffrance de Jacques :

*A deux minutes de là, le collègue moisit, sue l'ennui et pue l'encre ; les gens qui entrent, ceux qui sortent, éteignent leur regard, leur voix, leur pas, pour ne pas blesser la discipline, troubler le silence, déranger l'étude.  
Quelle odeur de vieux !...*<sup>36</sup>

Ainsi, on peut établir un lien entre l'école et la position parce qu'on vient de voir à travers les exemples que *le discours vallésien sur l'école est inséparable du constat de sa misérable position sociale, une fois parvenu à l'âge adulte*<sup>37</sup>.

---

<sup>34</sup> Tison, G., « Poil de Vallès : de *L'Enfant* à *Poil de Carotte* », in *Revue de Lectures et d'Etudes Vallésiennes, Les amis de Jules Vallès*, n°21, p. 68, Décembre 1995

<sup>35</sup> Prévert, J., *Choses et autres*, Gallimard, Paris, 1972, p. 51.

<sup>36</sup> Vallès, J., *L'Enfant, Op. Cit.*, p. 38.



En effet, le drame du protagoniste c'est que les deux mondes qui jouent un rôle très important dans sa vie (la famille et l'école) se mêlent sans cesse et que son père, M. Vingtras, reste toujours « professeur » sans pouvoir échapper à ce rôle :

*(...) Ce professorat a fait de moi une vieille bête qui a besoin d'avoir l'air méchant, et qui le devient, à force de faire le croquemitaine et les yeux creux... Ça vous tanne le cœur... On est cruel<sup>38</sup>.*

## 2. L'expérience de l'école comme prison

Tout d'abord, on peut dire que l'école, pour Jacques, n'est que la prolongation de la souffrance domestique et le manque d'argent arrivera jusque-là.

Au début du roman, Jacques a cinq ans et il avoue sa joie d'aller à l'école parce qu'il est grand : *Oh ! la belle petite école !*<sup>39</sup>. On n'y trouve aucun signe qui annonce ce qui se produira après.

On observe que le rapport entre l'école et la prison n'est pas un hasard parce qu'au premier chapitre, on trouve la description de la prison :

*La prison est au bout de la rue, et les gendarmes conduisent souvent des prisonniers qui ont les menottes, et qui marchent sans regarder ni à droite ni à gauche, l'œil fixe, l'air malade<sup>40</sup>.*

Jacques dédie tout un chapitre à la description de son collègue, qui donnait comme *tous les collègues, comme toutes les prisons, sur une rue obscure, mais qui n'était pas loin du Martouret*<sup>41</sup>. Ici, on trouve la première allusion que l'enfant fait de l'école comme une prison puisqu'il se trouve dans la classe de son père, qui le garde dans son étude, car M. Vingtras avait obtenu cette permission du proviseur. Cependant, Jacques trouve que :

*Il a eu tort de me prendre avec lui. Les grands ne sont pas trop méchants pour moi ; ils me voient timide, craintif, appliqué ; ils ne me disent rien qui me fasse de la peine, mais j'entends ce qu'ils disent de mon père, comment ils l'appellent ; ils*

---

<sup>37</sup> Caron, J.C., « Vallès et l'école : une haine de classe ? », in *Revue Autour de Vallès*, n° 33, p. 65, année 2003-2004

<sup>38</sup> Vallès, J., *Op. Cit.*, p. 305.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 37.

*se moquent de son grand nez, de son vieux paletot, ils le rendent ridicule à mes yeux d'enfant, et je souffre sans qu'il le sache.*<sup>42</sup>

En effet, Jacques, dans ce paragraphe, établit un parallèle entre son père et lui puisque les deux sont des victimes du système scolaire : M. Vingtras est un pion qui devient professeur agrégé et qui souffre des humiliations à cause du manque d'argent chez lui, tandis que Jacques est un élève de cette école qui subit des punitions et des insultes de la part de ses camarades. Ainsi, les humiliations, la peur et les angoisses établissent une espèce de solidarité cruelle entre père et fils.

En ce qui concerne M. Vingtras, il reproduit son comportement sur celui des Romains et des Grecs qu'il lit dans les livres parce qu'ils sont des modèles d'autorité. Cependant, son autorité s'appuie sur la société car *le droit civil, justement, hérité du droit romain, fonde l'autorité paternelle*<sup>43</sup>. Et cela n'est pas comique parce que la loi qui était en vigueur à l'époque donnait au père *le droit de faire emprisonner son enfant mineur*<sup>44</sup>. Il ne s'agit, donc, que d'une autorité de façade *moins redoutable que celle qui s'exerce quotidiennement sur Jacques et sur ses proches : celle des professeurs, du proviseur*<sup>45</sup>. Au contraire que son père, Jacques *se moque de la Grèce et de l'Italie, du Tibre et de l'Eurotas*<sup>46</sup>.

Une fois au lycée, la vision de Jacques par rapport à l'école comme prison se maintient. Il subit les punitions de son père et de ses camarades:

*Je tenais tant bien que mal ma place (empoisonnée) dans ce milieu de moutards malins tout disposés à faire souffrir le fils du professeur de la haine qu'ils portaient naturellement à son père.*<sup>47</sup>

Puni, l'enfant éprouve la même angoisse qu'un prisonnier puisqu'il a été *enfermé dans une étude vide, (Rosée) a tourné la clef, et me voilà seul entre les*

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, pp. 38-39.

<sup>43</sup> Tison, G, « Auteurs, autorités, autorité dans *l'Enfant* », in *Revue de Lectures et d'Etudes Vallésiennes, Les amis de Jules Vallès*, n°26, p. 86, Décembre 1998.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>46</sup> Vallès, J., *Op. Cit.*, p. 227.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 97.

*murailles sales, devant une carte de géographie qui a la jaunisse, et un grand tableau noir où il y a des ronds blancs et la binette du censeur*<sup>48</sup>.

Il s'y trouve tout seul mais un livre lui permettra de s'absenter du monde réel. Le livre est, donc, *Robinson Crusocé* et il fait que l'enfant

*Reste penché sur les chapitres sans lever la tête, sans entendre rien, dévoré par la curiosité, collé aux flancs de Robinson, pris d'une émotion immense, remué jusqu'au fond de la cervelle et jusqu'au fond du cœur*<sup>49</sup>.

À ce propos, les lectures d'enfance apparaissent comme d'importants points de repère, en particulier cette allusion au personnage de Robinson, auquel il s'identifie, car Robinson est le héros surveillant, c'est-à-dire, il doit utiliser son ingéniosité pour vivre et réussir sur une île. À travers la lecture du Robinson, on réfléchit à de différents aspects qui apparaissent dans *L'Enfant* : la solitude, l'homme sauvage face à l'homme civilisé ou les relations qui surgissent entre les hommes à propos de l'argent. Donc, Robinson reste le symbole de la solitude humaine, tout comme Jacques.

L'enfant s'est tellement absenté qu'il a l'impression d'être *dans une cabine ou une cabane, et qu'il y a dix ans que j'ai quitté le collège*<sup>50</sup>. On remarque l'envie de Jacques de finir cette éducation qui le rend si malheureux. De cette éducation que *mes parents m'ont donné et que je n'en veux plus* !<sup>51</sup>. L'enfant avoue, en fait, qu'il se plait mieux *avec les laboureurs et les savetiers qu'avec les agrégés*<sup>52</sup>.

Un autre rapport avec la prison se trouve dans le chapitre XI, où il se sent comme un prisonnier qui raconte son crime, puisqu'il va mourir, accusé d'avoir volé un livre :

*Ici se place un acte de ma vie que je pourrais cacher. Mais non ! je livre aujourd'hui, aujourd'hui seulement, mon secret, comme un mourant fait appeler le procureur général et lui confie l'histoire d'un crime. Il m'est pénible de faire cette confession, mais je le dois à l'honneur de ma famille, au respect de la vérité, à la Banque de France, à moi-même.*<sup>53</sup>

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 103.

Il se sent prisonnier de ce lycée où il doit être puni pour que personne ne croie que son père le protège. Mais il explique le vol avant pour que le lecteur se rende compte des circonstances dans lesquelles il vit et pourquoi il est entré dans le déshonneur :

*Je me dénonce moi-même, et je vais dire dans quelle circonstance je commis ce faux, comment je fus amené à cette honte, et avec quel cynisme j'entrai dans la voie du déshonneur.*<sup>54</sup>

La récitation classique comporte un mal pour Jacques parce qu'il doit apprendre par cœur les vers classiques et, en plus, il doit les réciter :

*C'est qu'aujourd'hui on compose en récitation classique et débit, et ma mère veut que j'aie le prix.*

*Pour cela, il faut non seulement savoir, mais bien dire ; et un nez vigoureusement clarifié permet d'avoir la voix claire.*<sup>55</sup>

On peut clore ce sous-chapitre en disant que Vallès dénonce l'institution scolaire très tôt, dès ses premiers articles en 1857. Pour lui, elle restera une préoccupation constante.

### **3. Influence de la situation économique sur Jacques et sur son père**

On a déjà vu que Jacques établit un parallèle avec son père en ce qui concerne les punitions à l'école à cause de la situation économique qu'ils ont chez eux. Cela se reflète quand, au chapitre XVI, Jacques écoute, caché dans son cabinet, le proviseur et l'inspecteur d'académie dire qu'il est *un pauvre petit malheureux qu'on habille comme un singe, qu'on bat comme un tapis, pas bête, bon cœur*<sup>56</sup>.

Par rapport au père, il doit se passer des vêtements, ce qui provoque que les élèves se moquent de lui parce qu'il *porte des gilets boutonnés jusqu'en haut pour couvrir une chemise de trois jours !*<sup>57</sup>

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 228.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 62.

*On en parle, on en rit, les élèves se moquent, les collègues aussi. On lui paie ses gages (ma mère nomme ça « les appointements ») et on l'envoie en disgrâce quelque part faire mieux raccommoquer ses culottes, avec sa femme, qui a toujours l'horreur des paysans ; avec son fils... qui les aime encore...<sup>58</sup>*

En plus, au réfectoire, M. Vingtras doit suivre les indications de sa femme :

*J'ai su depuis qu'on la retenait exprès ; ma mère avait soutenu à mon père que, s'il n'était pas une poule mouillée, il pourrait me fournir mon souper avec les restes du sien, ou avec le supplément qu'il demanderait au réfectoire.<sup>59</sup>*

On peut lier ce sous-aspect avec le suivant : **Les punitions scolaires et la souffrance**, étant donné que la situation économique influe sur les punitions que Jacques et son père subissent.

D'une part, M. Vingtras fait souffrir Jacques pour montrer devant ses supérieurs qu'il ne soutient pas son fils et donc, qu'il n'a pas de préférence :

*Mon père descendait tranquillement de sa chaire et venait me tirer les oreilles, et me donner un ou deux coups de pied, quelquefois trois.<sup>60</sup>*

*Il me bat pour indiquer qu'il est l'ami du sous-préfet, qu'il a été reçu second à l'agrégation.<sup>61</sup>*

D'autre part, Jacques connaît la souffrance provenant de ses camarades : il se sent éloigné d'eux parce que *les grands ne sont pas trop méchants pour moi [...], ils ne me disent rien qui me fasse de la peine<sup>62</sup>* ; il doit entendre et observer comment ils se moquent de son père : *ils se moquent de son grand nez, de son vieux paletot, ils le rendent ridicule à mes yeux d'enfant<sup>63</sup>*. Et tout cela non seulement augmente progressivement mais aussi et en même temps, il doit supporter, la brutalité des « grands » :

*(...) Il fait noir, le vent souffle ; de temps en temps, il y a des étages à monter, un long corridor, un escalier obscur, c'est tout un voyage : on se cache dans les coins pour me faire peur.<sup>64</sup>*

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>63</sup> *Ibid.*, pp. 38-39.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 39.

Les professeurs aussi le font souffrir, comme c'est le cas du chapitre XX, où Jacques a beaucoup grandi et décrit le professeur de cette année comme un « serin ». La description est fondamentale parce qu'elle n'est que le souvenir d'enfance du narrateur, qui n'est autre que Jacques. Avec cette description, le lecteur observe comment le réalisme est présenté dans le roman :

*Comme mon professeur de cette année est serin !  
Il sort de l'École normale, il est jeune, un peu chauve, porte des pantalons à sous-pieds et fait une traduction de Pindare. Il dit arakné pour araignée, et quand je me baisse pour rentrer mes lacets dans mes souliers, il me crie : « Ne portez pas vos extrémités digitales à vos cothurnes. »<sup>65</sup>*

Un autre exemple de la souffrance causée par les professeurs est celui du Professeur Turfin, qui a *du mépris pour les pions, du mépris pour les pauvres, maltraite les boursiers et se moque des mal vêtus*<sup>66</sup>. Étant donné que Jacques présente toutes les caractéristiques que le professeur méprise, celui-ci incite les autres élèves à se moquer de Jacques. C'est pour cette raison que l'enfant hait son professeur.

Puisque Jacques est fils de professeur, on lui accorde des « faveurs » : il est puni comme s'il était un interne, c'est-à-dire, qu'il est retenu. Il n'entre jamais chez lui après l'école et les autres lui apportent de la nourriture au réfectoire -seulement un morceau de pain sec.

En plus, le professeur le bat *parce qu'il déteste les pauvres*<sup>67</sup>. C'est pour cela que Jacques désire que ses parents soient les parents des autres, parce que son père,

*Au lieu de se fâcher contre Turfin, s'est tourné contre moi, parce que Turfin est son collègue, parce que Turfin est influent dans le lycée, parce qu'il pense avec raison que quelques coups de plus ou de moins ne feront pas grand-chose sur ma caboche.*<sup>68</sup>

Le résultat de tout cela c'est que l'enfant ne peut pas éloigner la souffrance qu'il a vécu et qui l'a tant marqué à cause, premièrement, de son père, en deuxième lieu, de ses camarades, et en troisième lieu, des professeurs.

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>66</sup> *Ibid.*, pp. 137-138.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 140.

Donc, si bien l'éducation actuelle en France provient de celle du XIX<sup>e</sup> siècle, Vallès a voulu rendre compte de l'école de l'époque, de cette expérience de l'école comme prison ainsi que de l'incidence de la situation économique sur Jacques et sur son père, dans le but de faire une description très détaillée dans le roman sur l'univers scolaire, une question assez importante pour l'auteur.

#### 4. CHAPITRE III : LE DOMAINE DOMESTIQUE

Avant d'aborder le troisième chapitre de ce travail, je vais essayer d'expliquer la dédicace du livre étant donné qu'il s'agit des premiers mots que l'auteur propose au lecteur. La dédicace est une constante dans les trois volumes de la Trilogie de Jacques Vingtras<sup>69</sup> car tous les trois commencent par la même phrase : *À tous ceux qui*, déclaration au début de chaque volume qui dévoile une intentionnalité d'exemplarité, de solidarité, de dénonciation, de revendication. Ces dédicaces sont, à chaque fois différentes mais elles possèdent un élément commun : elles commencent par *à tous ceux qui*, ce qui nous confirme que cette intentionnalité naît d'une expérience particulière, c'est-à-dire, celle de l'auteur et celle du protagoniste, dans le but, de parvenir à mettre en relief une situation générale qu'il a dû contraster : il veut raconter l'histoire de tous ceux qui ont subi, tout comme lui, des punitions et une enfance malheureuse :

*À TOUS CEUX  
qui crèvent d'ennui au collège ,  
ou  
qu'on fit pleurer dans la famille  
qui, pendant leur enfance,  
furent tyrannisés par leurs maîtres  
ou  
rossés par leurs parents  
Je dédie ce livre  
JULES VALLÈS*

C'est à partir des données contenues dans cette dédicace que je suis parvenue à établir mon schéma de travail puisqu'elle évoque l'injustice sociale (*tyrannisés par leur maîtres*), l'univers scolaire (*crèvent d'ennui au collège*) la famille et les souffrances enfantines (*rossés par leurs parents*).

Ayant déjà considéré l'univers scolaire, je vais aborder maintenant le plan domestique et le rapport aux parents car il faut dire que la famille constitue un des

---

<sup>69</sup> Trilogie composée de: *L'Enfant, Le Bachelier, L'Insurgé*, Librairie Générale Française pour la Préface, les Commentaires et les Notes, Paris, 1985.



piliers fondamentaux de la société du moment. Ainsi, le protagoniste trouve l'opposition entre la famille des gens riches et celle des gens pauvres et c'est pour cette raison qu'il opposera ces deux mondes qui, vivant dans le même pays, sont si différents.

Je me permets, avant d'entrer en matière, de faire quelques considérations concernant le début du siècle et les avatars qui le caractérisent, dans le but de mieux encadrer l'histoire de Vingtras.

Le XIX<sup>e</sup> siècle commence en France en 1814 après la défaite des armées napoléoniennes et termine en 1914 avec le début de la Première Guerre Mondiale. Les guerres napoléoniennes ont lieu en Europe sous l'Empire de Napoléon, il s'agit de la prolongation des guerres provenant de 1789. Ce siècle, qui connaît beaucoup de changements, est donc une période instable tant sur le plan politique, social que littéraire. Sur le plan politique, c'est un siècle avec: deux monarchies (Bourbon et Orléans), deux Empires (Napoléon I et Napoléon III) et deux Républiques (la II<sup>e</sup>, de 1848 à 1851 et la III<sup>e</sup>, de 1871 à 1914). Sur le plan social, une nouvelle classe se développe : la bourgeoisie. Elle le fait grâce aux révolutions : tant les révolutions industrielles<sup>70</sup> que les révolutions politiques, celle de la France (1789), par exemple, ou celle de l'Amérique (1783). Sur le plan littéraire, on constate une évolution partant de l'héritage du XVIII<sup>e</sup> vers le Romantisme et une profonde transformation dans le roman vers le réalisme. De son côté, le réalisme (mimésis de la réalité) connaît un développement postérieur (le naturalisme). Le réalisme dans les romans retrace *des apprentissages, des conquêtes, des désillusions, des réussites et des échecs*<sup>71</sup>. L'idéologie de ce courant est : *Art objectif et moderne. L'artiste est tourné vers ce qui l'entoure. Il est témoin de son temps*<sup>72</sup> ; *Refus. L'écrivain réaliste prend position contre une littérature jugée idéalisante*<sup>73</sup> ; *Adhésion au monde. Les réalistes refusent les exclusions. Ils affirment que tout est beau et ils se poseront la question du style*<sup>74</sup>, et *Manière de donner l'illusion du réel. C'est l'ensemble de moyens et*

---

<sup>70</sup> Celle de 1830 (c'est la transformation d'une société agricole à une société commerciale et industrielle), qui se produit d'abord en Angleterre ; et celle de 1848 (il s'agit des révolutions qui ont lieu en Europe et qui ont été appelées le *Printemps du peuple*).

<sup>71</sup> Gengembre, G., *Réalisme et naturalisme*, Éditions du Seuil, Paris, 1997, p. 12.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 6.

*procédés stylistiques*<sup>75</sup>. En ce sens, le roman développe l'usage du monologue intérieur pour mieux préciser les pensées d'un personnage. On peut le distinguer parce qu'il est le jeu source et cible du discours. Au moyen de cette technique, Vallès peut opposer la voix du personnage adulte à la voix de Jacques enfant. En effet, les pensées présentées dans les monologues intérieurs du roman appartiennent à une personne adulte, un enfant ne pourrait pas réfléchir de la sorte. Donc, on va observer que Vallès se sert de ces techniques pour composer son œuvre.

Il faut dire que l'écriture vallésienne se caractérise par une esthétique de rupture et de continuité avec toutes les ressources lexicales et stylistiques de l'oralité. Dans ce sens, au début du roman il y a des figures d'oralité qui sont mises en valeur immédiatement. On peut considérer l'emploi de ces figures comme un trait pertinent, du point de vue sémantique, puisqu'elles exigent un effort de la part du lecteur qui, en même temps, lui permettent d'entrer dans la dualité de la voix narrative. La plupart des figures utilisées par Vallès sont des métaphores ou des comparaisons. Elles s'étendent de la figure nominale jusqu'à la phrase complexe. La comparaison traduit l'expérience interne de l'enfance et Vallès utilise beaucoup celles qui mêlent le concret et l'abstrait. Tout cela est utilisé pour que l'expression obtienne un relief particulier (effet d'hypotypose<sup>76</sup>). La plupart des images utilisées par l'auteur, sont créés par la voix du narrateur adulte et non pas par la voix de l'enfant. Au moyen de cette technique, le narrateur adulte confère du sens à l'intrigue et structure l'histoire exemplaire d'une enfance malheureuse.

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>76</sup> Il s'agit d'une figure littéraire qui donne plus vivacité aux descriptions réalistes pour que le lecteur puisse voir chaque objet ou personne décrite comme s'ils étaient devant lui. Cf. Jarrety, M., *Lexique des termes littéraires*, Le Livre de Poche, 2000.

Dans ce chapitre, on va aborder sept thèmes importants liés au domaine domestique :

## 1. Les parents

Avant d'aborder la description des parents de Jacques, je me permets d'apporter une petite description de la famille-type de la petite bourgeoisie de l'époque. La petite bourgeoisie est composée d'artisans, de petits agriculteurs ou de petits commerçants. Elle connaît une période de transition entre une origine paysanne et une structure sociale urbaine à laquelle elle devra s'adapter. Ainsi, la bourgeoisie se distingue du prolétariat non seulement par sa mentalité mais fondamentalement par sa situation économique. Dans le roman, les riches et les pauvres apparaissent avec leurs différences. À ce propos il faut que ces petits-bourgeois acquièrent d'abord le pouvoir économique, c'est-à-dire, l'argent, pour ensuite conquérir la reconnaissance sociale.

Dans le roman on distingue deux plans différents par rapport aux parents, car le père s'occupe de l'éducation scolaire de Jacques tandis que la mère, ne sachant comment s'y prendre, lui impose une éducation bien discutable mais la meilleure à son avis. On peut dire que les parents sont victimes d'eux-mêmes parce qu'ils proviennent d'une origine paysanne et veulent monter dans l'échelle sociale. Pour ce faire, la première chose c'est d'obtenir de l'argent. L'argent est, donc, lié aux classes sociales puisque les personnes qui le possèdent obtiennent ainsi la reconnaissance sociale. Les parents de Jacques veulent la conquête de la « forme », c'est-à-dire, des apparences. Bien qu'ils n'aient pas d'argent, ils veulent montrer aux autres qu'ils appartiennent à une classe sociale supérieure parce que l'apparence de la femme enseigne la fortune de la maison et c'est à partir de cette apparence que les autres peuvent évaluer leur richesse.

En ce qui concerne M. Vingtras, on sait qu'il est *fils d'un paysan qui a eu de l'orgueil et a voulu que son fils étudiât pour être prêtre*<sup>77</sup>. Cependant, il n'a pas suivi ce chemin car il devient professeur. :

---

<sup>77</sup> Vallès, J., *L'Enfant, Op. Cit.*, p. 23.

*Mon père fait la première étude, celle des élèves de mathématiques, de rhétorique et de philosophie. Il n'est pas aimé, on dit qu'il est chien.*<sup>78</sup>

Un aspect dont il faut tenir compte par rapport au père, c'est qu'il représente la frustration sociale et professionnelle car il voulait « promouvoir », mais il n'y réussit pas : il ne parvient pas à dépasser le stade de « professeur-voyageur ». En effet, au début du récit il reste dans son village, cependant, au fur et au mesure qu'on avance dans la lecture, on observe qu'il part à Nantes, où il restera jusqu'à la fin du roman.

M. Vingtras nous est présenté comme un père aimant puisque Jacques raconte dans le premier chapitre qu'*il me fait un chariot avec des languettes de bois frais* »<sup>79</sup>. *Cela nous fait penser à la tendresse familiale, c'est-à-dire, à un enfant bien aimé malgré les premiers mots de ce chapitre : « (...) je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit*<sup>80</sup>. Mais la vérité est bien différente, bien que présenté comme un homme charismatique qui aime son enfant, à la fin du livre, par contre, on assiste à sa transformation : il ment tant à sa femme qu'à son fils : *Mon père avait menti en disant que M. Laurier l'avait retenu*<sup>81</sup>. Les faits sont les suivants : ayant eu une aventure sentimentale avec une voisine, Mme Devinol, le proviseur lui conseille d'éloigner l'enfant : *Si vous voulez, mon beau-frère le prendra à Paris, à prix réduit, comme il est fort, dit le professeur de seconde. Voulez-vous que je lui écrive ?*<sup>82</sup> M. Vingtras ne supporte pas que son fils soit obligé de quitter le domicile parental et de partir à Paris à cause de son « aventure » avec Mme Devinol. Par la suite, la décision de Jacques de ne pas vouloir devenir professeur, comme son père, sera considérée du point de vue de son père comme une trahison. On constate le changement envers le père quand Jacques lui dit ce qu'il veut faire quand il sera grand :

*Moi, plutôt que d'être professeur, je ferai tout, tout, tout !...*<sup>83</sup>

*Je vais mettre deux lignes seulement, - pas deux lignes-, quatre mots. Ça m'évitera ce « vous », et ce que je veux dire y sera tout de même. J'écris simplement ceci :*

**JE VEUX ÊTRE OUVRIER**<sup>84</sup>

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 244.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 145.

Et comme ce n'est pas le projet que M. Vingtras avait prévu pour son fils, il se fâche avec lui et lui inflige les punitions les plus terribles car elles sont plus dures encore que celles que Jacques recevait de la part de sa mère parce que le père lui fait une reproche sur le plan moral:

*Mais je me suis trouvé un soir face à face avec mon père qui passait. Il m'a insulté, d'un mot, d'un geste.*

*« Te voilà, fainéant ? »*

*Et il a continué son chemin.*

*Fainéant ?- Ah ! j'avais envie de courir après lui et de lui demander pourquoi il m'avait jeté entre les dents, et sans me regarder en face, ce mot qui me faisait mal !<sup>85</sup>*

*(...)*

*Allons ! je vivrai à côté de lui comme à côté d'un garde-chiourme, et je travaillerai tout de même ! C'est dit.*

*Mais le lendemain soir, ma mère venait m'annoncer, tout effrayée, que mon père ne voulait plus que je restasse dehors et que je courusse les cafés comme un vagabond. Il fallait être rentré à huit heures, ou sinon je coucherais dans la rue.<sup>86</sup>*

Quant à Mme Vingtras, elle joue un rôle fondamental dans la formation de son fils car malgré son ignorance, elle veut imposer les « manières » petite-bourgeoises à son fils. Et tout cela sans aucune concession affective:

*Ai-je été nourri par ma mère ? (...) Je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit ; je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisoté<sup>87</sup>.*

Avec ces mots commence le récit d'enfance de Jacques à l'époque où il avait cinq ans. Ce que sa mère lui « offre » systématiquement ce sont des fessées chaque matin. La souffrance que ces scènes comportent atteint son zénith lorsqu'une des voisines de la famille (Mlle Balandreau) se prête à remplacer l'enfant dans les punitions :

*Mais un jour que j'avais levé mon pan, parce que ça me cuisait trop, et que je prenais l'air entre deux portes, elle m'a vu ; mon derrière lui a fait pitié.*

*Elle voulait d'abord le montrer à tout le monde, ameuter les voisins autour ; mais elle a pensé que ce n'était pas le moyen de le sauver, et elle a inventé autre chose.*

*Lorsqu'elle entend ma mère me dire : « Jacques, je vais te fouetter !*

*-Madame Vingtras, ne vous donnez pas la peine, je vais faire ça pour vous.*

*-Oh ! chère demoiselle, vous êtes trop bonne ! »*

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, pp. 296-297.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 298.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 299.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 19.

*Mlle Balandreau m'emmène ; mais, au lieu de me fouetter, elle frappe dans ses mains ; moi, je crie. Ma mère remercie, le soir, sa remplaçante.*<sup>88</sup>

Mme Vingtras non seulement tyrannise son fils mais elle l'empêche de profiter des plaisirs de l'enfance, comme celui de « monter sur le trapèze », ce que l'auteur montre au moyen d'un monologue intérieur :

*Le fils du directeur vient me prendre quelquefois pour jouer.  
Il y a un jardin derrière l'école, avec une balançoire et un trapèze.  
Je regarde avec admiration ce trapèze et cette balançoire ; seulement, il m'est défendu d'y monter.  
C'est ma mère qui a recommandé aux parents du petit garçon de ne pas me laisser me balancer ou me prendre.*<sup>89</sup>

Sur ce point, l'enfant se pose des questions parce qu'il n'arrive pas à comprendre pourquoi ses parents sont tellement différents de ceux des autres, c'est-à-dire, pourquoi ses parents ne lui permettent pas, ou ne lui donnent pas, ce que les parents des autres permettent ou donnent à leurs enfants :

*Ils se casseront donc les reins ?  
Oui, sans doute ; et je me demande tout bas si ces parents qui laissent ainsi leurs enfants jouer à ces jeux-là ne sont pas tout simplement des gens qui veulent que leurs enfants se tuent. Des assassins sans courage ! des monstres ! qui, n'osant pas noyer leurs petits, les envoient au trapèze- et à la balançoire !  
Car enfin, pourquoi ma mère m'aurait-elle condamné à ne point faire ce que font les autres ?  
Pourquoi me priver d'une joie ?  
Suis-je donc plus cassant que mes camarades ?*<sup>90</sup>

Un autre plaisir que Mme Vingtras lui empêche est celui de la nourriture : Jacques doit manger les aliments qu'il n'aime pas, comme le hachis aux oignons, par exemple :

*Je maudis l'oignon...  
Tous les mardis et vendredis, on mange du hachis aux oignons, et pendant sept ans je n'ai pas pu manger de hachis aux oignons sans être malade.  
J'ai le dégoût de ce légume.  
Comme un riche ! mon Dieu, oui !- Espèce de petit orgueilleux, je me permettais de ne pas aimer ceci, cela, de rechigner quand on me donnait quelque chose qui ne me plaisait pas. Je m'écoutais, je me sentais surtout, et l'odeur de l'oignon me soulevait le cœur, - ce que j'appelais mon cœur, comprenons-nous bien ; car je ne sais pas si les pauvres ont le droit d'avoir un cœur.*

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, pp. 19-20.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 46.

*« Il faut se forcer, criait ma mère. Tu le fais exprès, ajoutait-elle, comme toujours. »<sup>91</sup>*

Par contre, il n'a pas droit aux gâteaux et aux oranges que les autres enfants mangent : *D'autres ont des oranges et des gâteaux que leurs mères leur portent, comme s'ils étaient encore tout petits. Moi je suis tout petit, et je n'ai jamais ni gâteaux, ni oranges*<sup>92</sup>.

On peut en conclure en affirmant que l'origine paysanne de la mère détermine l'éducation qu'elle donne à son fils. Tout au début du roman, elle reste tyrannique, elle pense que cela fera de l'enfant un « homme ». Dans ce but, elle lui impose des tâches ménagères qui feront de lui un « homme complet » :

*On me charge des soins du ménage. « Un homme doit savoir tout faire ».  
Ce n'est pas grand embarras : quelques assiettes à laver, un coup de balai à donner, du plumeau et du torchon : mais j'ai la main malheureuse, je casse de temps en temps une écuelle, un verre.*<sup>93</sup>

Aussi apparaît-elle comme capable d'exercer envers son fils une violence extrême : *Ma mère veut que je me tienne droit.*

*« Personne n'a encore été bossu dans notre famille, ce n'est pas toi qui vas commencer, j'espère ! »*

*Elle dit cela d'un ton de menace, et si j'avais l'intention d'être bossu, elle m'en ôterait du coup l'envie.*<sup>94</sup>

Cependant, à la fin du roman, elle montrera envers son fils une certaine tendresse maternelle puisqu'elle lui dit, à son arrivée à Paris :

*« Comme tu as grandi ! comme tu es devenu fort ! »*<sup>95</sup>

*« Embrasse-moi donc comme il faut ; va, ne sois pas méchant pour ta mère. »*

*C'est dit d'assez bon cœur. Elle crie toujours : « Tu as si bonne tournure ! Je t'ai apporté un habit à la française ; je te ferai faire des bottes. Mais fais-toi donc voir : de la moustache ; tu as des moustaches ! »*

*Elle n'y peut plus tenir de joie, d'orgueil. Elle lève les mains au ciel et va tomber à genoux.*

*« C'est que tu es beau garçon, sais-tu ! »*<sup>96</sup>

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>94</sup> *Ibid.*, pp. 110-111.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 261.

Elle éprouve un sentiment nouveau, la peine, à cause de l'attitude de M. Vingtras envers l'enfant car, malgré les punitions, elle est mère et elle aime son fils. Néanmoins, le texte enferme une grande ironie car elle *est fière, à sa manière de son fils et revendique sa maternité de façon souvent théâtrale: Tout d'un coup se tournant vers moi, d'une voix qui était vraiment celle du sang, dans laquelle on sentait mourir la tante et ressusciter la mère : « Jacques, fit-elle, mon fils, viens embrasser ta mère... »*<sup>97</sup>.

*C'est le besoin de jouer le rôle de mère parfaite. Cette tendresse maladroite, tantôt refoulée, tantôt exagérée, s'exprime par des craintes excessives du danger, par de nombreuses interdictions qui briment encore un peu plus l'enfant : « Je crois qu'elle a peur que je me noie ! Quand nous approchons d'un feu, elle a peur que je me brûle. Un jour, un ballon partait dans la cour du collège, elle a crié : « il va t'emporter ! »*<sup>98</sup>

Par rapport à l'identité de cette mère, ce qui attire l'attention c'est l'absence de prénom, ce qui donne une vision de l'extérieure du personnage. Pour appeler sa mère, Jacques alterne entre Mme Vingtras, maman ou bien ma mère. Maman n'est pas utilisée par le narrateur adulte puisqu'il adopte un langage plus distant que celui de l'enfant.

On ne peut pas finir l'analyse de ce premier sujet sans présenter l'importance de la famille dans ce roman. On sait qu'au XIX<sup>e</sup> siècle la famille était composée par les parents, les enfants mais aussi par les grands-parents, les oncles et les tantes. Ainsi, le chapitre II de *L'Enfant* est dédié à la famille de Jacques : il nous présente, du côté de sa mère, ses deux tantes et leurs maris ; du côté de son père, deux tantes aussi. Sur ce point, il faut dire que c'est l'essence du roman réaliste qui est indispensable au lecteur pour qu'il puisse se faire une image de ces personnages. *Le romancier se fait alors un véritable pédagogue du regard. (...) Les personnages relèvent plus précisément de la physiognomonie*<sup>99</sup>.

Ce chapitre comporte non seulement la présentation familiale mais aussi le souvenir (très important) d'une histoire d'enfance, d'un petit amour frustré. Jacques tombe amoureux d'une fille de Bordeaux, qui est la nièce de sa voisine.

---

<sup>97</sup> Tison, G., « Images de la mère chez Jules Vallès et Hervé Bazin », in *Revue de Lectures et d'Etudes Vallésiennes, Les amis de Jules Vallès*, n° 23, Janvier, 1997, p. 44.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>99</sup> Gengembre, G., *Op. Cit.*, p. 31.



Malheureusement, elle est un peu plus âgée que l'enfant et le mariage dont il avait rêvé plusieurs fois se fera, mais d'une façon bien différente : celui qui va se marier c'est son oncle Joseph. On observe, pour la première fois, la rage de Jacques à cause d'une déception. À cette occasion, l'enfant se trouve contrarié car

*Je n'osais plus regarder l'oncle Joseph en face depuis ce temps-là. Cependant quand il vint nous voir, la veille de son départ pour Bordeaux, il ne fit aucune allusion à notre rivalité, et me dit adieu avec la tendresse de l'oncle, et non la rancune du mari !<sup>100</sup>*

## **2. L'habit.**

Mme Vingtras, obsédée par l'habit, est néanmoins capable de donner, par ce biais et malgré son immense maladresse, *preuve de sollicitude et d'amour. Incapable d'exprimer son affection avec naturel et spontanéité, elle l'extériorise par ce moyen matériel.*<sup>101</sup>

Le début du XIX<sup>e</sup> siècle est caractérisé par la mode en provenance de l'Angleterre. Cependant, l'Antiquité porte un rôle important en ce qui concerne la mode grâce à l'impulsion du peintre David. Dans les années 20, le corset surgit et il devient le vêtement préféré des femmes de l'époque. Dans les années 60-70, période dans laquelle se développe le roman, d'une part, les femmes riches portent des bijoux, des bottines, des chapeaux mais aussi des ombrelles pour se protéger du soleil et, d'autre part, les hommes s'habillent avec des cravates, des gants et des chapeaux. Mais il faut dire que les gens les plus pauvres possèdent très peu d'argent pour subsister car les guerres avaient laissé le pays dans la misère et les ressources étaient faibles, donc, les familles dépensent seulement l'argent pour manger et non pas en habits.

En ce sens, Mme Vingtras parle des femmes riches et des femmes pauvres, accordant à ces dernières la vertu de l'honnêteté :

*Nous autres, les honnêtes femmes, nous mourons, de faim. Celles-là, on leur fourre des places pour leurs maris, des robes pour leurs fêtes !<sup>102</sup>*

---

<sup>100</sup> Vallès, J., *L'Enfant, Op. Cit.*, p. 34.

<sup>101</sup> Tison, G., « Images de la mère chez Jules Vallès et Hervé Bazin », *Op. Cit.*, p. 37.

<sup>102</sup> Vallès, J., *L'Enfant, Op. Cit.*, pp. 24-25.

Mme Vingtras représente la situation actuelle du pays car les femmes n'ont pas de ressources suffisantes pour, en même temps, se nourrir et s'habiller. Ce sont seulement les femmes fortunées qui peuvent porter les tissus à la mode.

Lors de la visite de sa cousine Polonie, Jacques, considérant l'importance de l'habit, *met une cravate verte* et, à cette fin, vole même sa mère :

*(...) pour sentir bon, moi aussi, et pour qu'elle mette sa tête sur mes cheveux !*

*Mon paquet est fait, je suis graissé et cravaté : mais je me trouve tout laid en me regardant dans le miroir, et je m'ébouriffe de nouveau ! Je tasse ma cravate au fond de ma poche, et, le col ouvert, la casquette tombante, je cours avoir un baiser encore. Ça me chatouillait ; je ne lui disais pas.*<sup>103</sup>

La cravate devient un embarras puisqu'il n'est pas habitué à porter ce type de complément. En plus, la cravate devient un symbole: c'est l'objet qui fait de Jacques un homme ; mais c'est aussi l'objet qui fait de lui un bourgeois.

L'habit joue un rôle fondamental dans le roman car il déploie le désir de Mme Vingtras de montrer une réussite économique, ne voulant pas rester paysanne pauvre. Malgré les efforts qu'elle a fait à ce propos, elle n'a pas bon goût et cela entraînera des conséquences pénibles : par exemple, dans le chapitre V, quand, dans le bal de carnaval, Jacques doit faire la vaisselle ayant été pris pour un charbonnier :

*Quand le matin ma mère est venue me chercher, j'achevais de rincer les verres ; on lui avait dit qu'on ne m'avait pas aperçu ; on avait fouillé partout.*

*Je suis entré dans la salle pour me jeter dans ses bras : mais à ma vue, les petites filles ont poussé des cris, des femmes se sont évanouies, l'apparition de ce nain, qui roulait à travers ces robes fraîches, parut singulière à tout le monde.*

*Ma mère ne voulait plus me reconnaître ; je commençais à croire que j'étais orphelin !*

*Je n'avais cependant qu'à l'entraîner et à lui montrer, dans un coin, certaine place couturée et violacée, pour qu'elle criât à l'instant : « C'est mon fils ! » Un geste de pudeur me retenait. Je me contentai de faire des signes, et je parvins à me faire comprendre.*<sup>104</sup>

On peut observer, encore une fois, comment Mme Vingtras est obsédée par l'habit : *Aie bien soin de ta veste*<sup>105</sup>, qu'elle lui dit au moment où Jacques part chez son oncle. Les parents doivent faire des sacrifices pour que l'enfant puisse porter les

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 119.

meilleurs habits. Ce qu'on constate à la fin du roman, quand Jacques reçoit, à Paris, une lettre de ses parents où sa mère lui dit qu'elle lui *envoie un pantalon neuf pour ta fête, et que c'est ton père qui l'a taillé sur un de ses vieux, c'est moi qui l'ai cousu*<sup>106</sup>. Il s'agit d'un fragment où l'on trouve la tendresse et l'amour des parents. Ici, la transformation de Mme Vingtras s'est déjà produite.

### 3. La nourriture

Quant aux aliments, le roman démarre avec la phrase *ai-je été nourri par ma mère ?*<sup>107</sup>. On peut en déduire que l'idée du manque est liée à celle de la faim parce qu'il s'agit d'une famille pauvre. On peut dire que Mme Vingtras refuse certains aliments à son fils, tout comme elle lui refuse de l'amour, mais ce ne sont que des apparences dues au manque d'argent. L'aliment est très limité et c'est la mère qui le contrôle.

À cause de la rigueur que Mme Vingtras exerce sur la nourriture, elle parvient à ennuyer l'enfant, par exemple, avec un simple gigot qui dure trop de jours :

*Tu aimes le gigot, Jacques.  
Est-ce que ta mère t'en prive ?  
Ta mère en fait cuire un le dimanche.- On t'en donne.  
Elle en reprend du froid le lundi.- T'en refuse-t-on ?  
On le fait revenir aux oignons le mardi-le jour des oignons c'est sacré-tu en as deux portions au lieu d'une.  
Et le mercredi, Jacques ! qui est-ce qui se sacrifie, le mercredi, pour son fils ? Le jeudi, qui est-ce qui laisse tout le gigot à son enfant ? Qui ? parle !  
C'est ta mère-comme le pélican blanc ! Tu le finis, le gigot- à toi l'honneur !  
« Décrotte l'os ! ce n'est pas moi qui t'en empêcherai, va ! »  
Entends-tu, c'est ta mère qui te crie de ne pas avoir de scrupules, d'en prendre à ta faim, elle ne veut pas borner ton appétit... « Tu es libre, il en reste encore, ne te gêne pas ! »  
Mais Dieu se reposa le septième jour ! voilà huit fois que j'y reviens, j'ai un mouton qui bêle dans l'estomac : grâce, pitié ! (...)  
« As-tu dit que tu l'aimais ?  
-Je l'ai dit, lundi...  
-Et tu te contredis samedi ! mets du vinaigre, -allons, la dernière bouchée !  
J'espère que tu t'es régalez ?... »<sup>108</sup>*

---

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>108</sup> *Ibid.*, pp. 108-109.

On définit la nourriture comme *une substance que l'on mange, qui est assimilé par l'organisme et sert à le nourrir*<sup>109</sup>. Vallès s'adresse, dans la dédicace du deuxième volume de la Trilogie, *Le Bachelier*, à tous ceux qui nourris de grec et de latin sont morts de faim. La nourriture et la culture sont liées au mot « mort » car Jacques considère que la nourriture à base du grec et du latin est une fausse nourriture, puisque *ce savoir se place aussi à la base du clivage entre l'intellectuel et le social*<sup>110</sup>. La nature de Vallès est liée aux besoins de manger et de boire, qui se placent sous la menace de la mort : *la faim tue la nature et l'éducation ne la nourrit pas non plus. (...) On observe que l'histoire des rapports de Jacques à la nourriture va de pair avec l'histoire de ses rapports à la révolte*<sup>111</sup>. Et toutes ces réflexions se font dans le cadre du discours du narrateur adulte.

Jacques affirme que *le plus pauvre a son litre de vin et sa terrine de riz sucré*<sup>112</sup>. Cela s'oppose à ce que mangent les plus riches: des gâteaux, des oranges, le gigot, du bœuf. Par contre, les pauvres doivent manger du pain, ou de la soupe. La faim apparaît à plusieurs reprises : *La faim me vient : j'ai très faim*<sup>113</sup>. *Vais-je être réduit à manger ces rats que j'entends dans la cale de l'étude ? Comment faire du feu ? J'ai soif aussi. Pas de bananes ! Ah ! lui, il avait des limons frais ! Justement j'adore la limonade!*<sup>114</sup>. Il est en train de lire *Robinson Crusoé* dans un petit bureau tandis que son père surveille les élèves.

Par contre, chez son oncle, et toujours par rapport à la nourriture, Jacques profite d'autres aliments dont il est privé chez lui : *Tout en mangeant des œufs au vin, puis des œufs au lard, pour finir par une salade aux œufs durs*<sup>115</sup>. Avec ses cousines, il boit du vin et *nous prenons des chemins bordés de mûres, et pleins de petites prunes violettes qui sont aigres comme du vinaigre, et que nous mangeons à poignées, -j'avale les noyaux pour faire l'homme.*<sup>116</sup>

---

<sup>109</sup> Cf. *Le Petit Robert de la Langue Française*, 2010.

<sup>110</sup> Vallejo, M., « Nature rebelle / Nourriture complice : *Le Bachelier*, de Jules Vallès », in *L'Idée de nature dans les littératures romanes*, Presses Universitaires de Sofia, Saint-Clément d'Ohrid, Sofia, 2011, p. 281.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 281.

<sup>112</sup> Vallès, J., *L'Enfant*, *Op. Cit.*, p. 65.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 100. Cf. la suite de la même citation que la n° 48.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 136.

En outre, on observe le rapport à la nourriture pendant les voyages de Jacques à Nantes et à Paris : c'est l'opposition par rapport à ce qu'il avait mangé chez lui. Pendant la traversée sur le bateau vers Nantes, l'on observe comment Jacques et son père trinquent pour la première fois. Il n'existe plus la hiérarchie père-fils et les deux personnages peuvent profiter de la boisson.

À Paris, la mère et le fils mangent des « délicatesses » qu'ils ne peuvent pas manger chez eux : *purée Crécy, Côtelettes Soubise, sauce Montmorency*<sup>117</sup>.

En fait, on peut dire que la nourriture se projette tant dans les relations familiales que dans les relations affectives, dans le sens où M. et Mme Vingtras conçoivent les relations familiales séparées de toute expression affective.

#### 4. Les punitions

Les punitions constituent un des piliers les plus importants du roman. Elles sont composées par celles que le protagoniste reçoit chez lui et à l'école. Tout d'abord, on va considérer les punitions qu'il subit chez lui.

Dans le premier chapitre, Jacques raconte que son premier souvenir *date d'une fessée. Mon second est plein d'étonnement et de larmes*<sup>118</sup>. La mère joue un rôle fondamental sur le plan des punitions car *ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures.*<sup>119</sup>

Mme Vingtras exerce son rôle de mère, cependant, elle ne le fait pour que l'enfant apprenne mais parce qu'elle est *contente quand elle lui donne une gifle*<sup>120</sup>.

Les enfants doivent obéir à leur père et mère et c'est pour cette raison que dans le premier chapitre, quand M. Vingtras se coupe avec un couteau et Jacques devient tout pâle, justifiant la gifle de sa mère de cette façon :

---

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 84.

*Je sanglote, j'étouffe : ma mère reparaît et me pousse dans le cabinet où je couche, où j'ai peur tous les soirs.  
 Je puis avoir cinq ans et me crois un parricide.  
 Ce n'est pas ma faute, pourtant !  
 Est-ce que j'ai forcé mon père à faire ce chariot ? Est-ce que je n'aurais pas mieux aimé saigner, moi, et qu'il n'eût point mal ?  
 Oui- et je m'égratigne les mains pour avoir mal aussi.  
 C'est que maman aime tant mon père ! Voilà pourquoi elle s'est emportée.  
 On me fait apprendre à lire dans un livre où il y a écrit, en grosses lettres, qu'il faut obéir à ses père et mère : ma mère a bien fait de me battre.*<sup>121</sup>

Ici, on observe que Jacques ne comprend pas l'amour des parents et qu'il doit trouver une justification aux punitions qu'ils lui infligent :

*Ma mère apparaît souvent pour me prendre par les oreilles et me calotter. C'est pour mon bien ; aussi, plus elle m'arrache de cheveux, plus elle me donne de taloches, et plus je suis persuadé qu'elle est une bonne mère et que je suis un enfant ingrat.*<sup>122</sup>

Cependant, l'enfant remarque que sa mère hésite quelques fois avant de le punir :

*Ma mère avait plus de courage. Elle se sacrifiait, elle étouffait ses faiblesses, elle tordait le cou au premier mouvement pour se livrer au second. Au lieu de m'embrasser, elle me pinçait ; - vous croyez que cela ne lui coûtait pas !- Il lui arriva même de se casser les ongles. Elle me battait pour mon bien, voyez-vous. Sa main hésita plus d'une fois ; elle dut prendre son pied.*<sup>123</sup>

Bien qu'il semble que c'est Mme Vingtras qui d'habitude punit son fils, M. Vingtras lui bat aussi. Mais il lui bat pour montrer aux camarades qu'il ne le soutient pas: *il me bat pour indiquer qu'il est l'ami du sous-préfet, qu'il a été reçu second à l'agrégation.*<sup>124</sup>

On peut en conclure en affirmant qu'au fur et à mesure que le roman avance, les punitions que Jacques reçoit diminuent ou bien disparaissent complètement. En même temps, l'enfant remarque aussi, au moment où son amie Louise est battue en public, que ses parents ne lui ont jamais donné des gifles aussi violentes. Et il les en

---

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 140.

« remercie » : *oui, les coups qu'on me donne sont des caresses à côté de ceux que M. Bergougnard distribue à sa famille.*<sup>125</sup>

Ainsi, dans la pensée de Jacques, ses parents ne sont pas aussi mauvais qu'on pouvait le croire : ils le battent pour faire de lui « un homme ».

## 5. Passage de l'enfance à l'âge adulte

Au début du roman, Jacques a cinq ans et, comme tous les enfants, il a envie de profiter de petites choses qui échappent aux adultes :

*J'ai toujours envie de rire quand on dit la prière. J'ai beau me retenir ! Je prie Dieu avant de me mettre à genoux, je lui jure bien que ce n'est pas de lui que je ris, mais dès que je suis à genoux, c'est plus fort que moi.*<sup>126</sup>

Jacques tire des conclusions qui appartiennent plutôt à un jeune et non pas à un petit enfant : *on ne me donne que des gifles, on ne me parle que de l'enfer, on me dit toujours que je crie trop*<sup>127</sup>. En plus, en lisant ce chapitre, on observe que l'enfant avoue :

*Quels souvenirs ai-je encore de ma vie de petit enfant ? Je me rappelle que, devant la fenêtre, les oiseaux viennent l'hiver picorer dans la neige ; que l'été, je salis mes culottes dans une cour qui sent mauvais ; qu'au fond de la cave, un des locataires engraisse des dindes. On me laisse pétrir des boulettes de son mouillé, avec lesquelles on les bourre, et elles étouffent. Ma grande joie est de les voir suffoquer, devenir bleues. Il paraît que j'aime le bleu !*<sup>128</sup>.

Ce sont des réflexions où les deux voix narratives (celle du narrateur adulte : *Quels souvenirs ai-je encore de ma vie de petit enfant ?*, et celle du narrateur enfant : *On me laisse pétrir des boulettes de son mouillé,*) se superposent.

Par contre, lorsqu'il grandit et va à l'école, il se rend compte qu'il avait de beaux souvenirs d'enfance, comme la fois où il tombe amoureux de Mlle Céline

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 25.

Garnier, la nièce de sa voisine. Néanmoins, l'état amoureux lui semble trop éphémère vu qu'il ne se souvient *que d'une scène de passion, d'épouvantable jalousie*<sup>129</sup>.

M. Vingtras fait une observation très importante à son fils quand il estime qu'il est déjà entré dans la jeunesse :

*Un jour je jetais une croûte, mon père est allé la ramasser. Il ne m'a pas parlé durement comme il le fait toujours.*

*« Mon enfant, m'a-t-il dit, il ne faut pas jeter le pain ; c'est dur à gagner. Nous n'en avons pas trop pour nous, mais si nous en avons trop, il faudrait le donner aux pauvres. Tu en manqueras peut-être un jour, et tu verras ce qu'il vaut. Rappelle-toi ce que je te dis là, mon enfant ! »*

*Je ne l'ai jamais oublié.*

*Cette observation, qui, pour la première fois peut-être dans ma vie de jeunesse, me fut faite sans colère, mais avec dignité, me pénétra jusqu'au fond de l'âme ; et j'ai eu le respect du pain depuis lors.*<sup>130</sup>

Avec ces mots, Jacques a eu, par la suite et pour toujours, le respect du pain, et il a pris la défense de ceux qui ont faim. Donc, ce n'est plus un enfant, il a grandi et il se présente comme un défenseur des pauvres parce qu'il veut dénoncer la situation sociale que vivent les personnes qui sont au plus bas de la pyramide sociale.

Cependant, on peut opposer cette scène à celle de l'interdiction de Mme Vingtras : Jacques ne peut jouer ni avec le trapèze ni avec la balançoire. Bien qu'il devienne plus sage, puisqu'il a grandi, il veut profiter des jeux enfantins qui lui ont été interdits autrefois. Ainsi, il voit d'autres enfants plus grands que lui qui peuvent se balancer. Et c'est à ce moment que Jacques entame un monologue intérieur en essayant de trouver une explication à l'interdiction.

Comme tous les enfants, Jacques attend l'arrivée de l'été pour aller s'amuser chez les Soubeyrou puis à Farreyrolles. M. Soubeyrou est un maraîcher des environs dont le fils profite des leçons de M. Vingtras. Mais, comme l'enfant est malade, Jacques va *lui tenir compagnie de temps en temps*<sup>131</sup>.

À Farreyrolles, il va chez ses tantes. Il y constate les habitudes que les gens de la campagne ont depuis des années : *ils vont flâner dans la cour, s'il fait soleil,*

---

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 53.



*bavarder sous le porche de l'écurie, s'il pleut ; soulevant à peine leurs sabots qui ont l'air de souches, où se sont enfoncés leurs pieds.*<sup>132</sup>

Jacques accompagne ses tantes aux champs pour, par exemple, piquer les bœufs ou bien pour faire les foins, à la saison du labourage. Cette expérience témoigne des moments heureux vécus à Farreyrolles :

*Oh ! quels bons moments j'ai eus dans une prairie, sur le bord d'un ruisseau bordé de fleurs jaunes dont la queue tremblait dans l'eau, avec des cailloux blancs dans le fond, et qui emportait les bouquets de feuilles et des branches de sureau doré que je jetais dans le courant !...*<sup>133</sup>.

À un autre moment, pendant les vacances, Jacques va « au pays » pour visiter son oncle. Pour y arriver, il doit prendre un cheval. L'enfant se définit comme *trop petit : on me plante et on raccourcit les courroies*<sup>134</sup>. Bien qu'il soit déjà un peu plus grand, à ce moment-là il se sent plus petit à cause de sa taille.

Le moment des adieux arrive : *il faut partir*<sup>135</sup>. Avec ce départ, il reçoit, d'une part la vérité des relations familiales (*Je ne suis pas bien avec ta mère, vois-tu !*<sup>136</sup>) et, d'autre part, un cadeau traduisant la complicité entre deux adultes (*tu trouveras quelque chose au fond de ta valise, n'en dis rien à ta mère*<sup>137</sup>).

Pendant les vacances, au Fer-à-Cheval, Jacques se sent *son maître, je fais ce que je veux et même je suis un peu le chef*<sup>138</sup>. Il se sent libre et c'est pour cette raison qu'il ne veut pas rentrer chez lui. Il rencontre ses cousines et ils s'amuse :

*Elles poussent de petits cris et me retombent dans les bras en mettant pied à terre ; elles s'appuient et s'accrochent, et nous allons dégringoler ! nous dégringolons, ma foi, on perd tous l'équilibre, et nous tombons sur le gazon. Elles ont des jarretières bleues.*<sup>139</sup>

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>133</sup> *Ibid.*, pp. 60-61.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 133.

L'enfant continue de grandir : *J'entre en quatrième*<sup>140</sup>. La description des professeurs et celle des cours est bien significative, comme on l'a vu dans le chapitre XV : Projets d'évasion.

Jacques sent qu'il est grand et c'est pour cette raison qu'il veut fuir ses parents. Il cherche d'autres garçons qui veuillent l'accompagner : *Je ne trouverai donc personne qui veuille s'enfuir avec moi !*<sup>141</sup>.

On peut dire, sans aucun doute, que le voyage vers Nantes suppose le vrai passage de l'enfance à l'âge adulte. C'est lui-même qui le dit :

*Ah ! j'ai grandi maintenant ; je ne suis plus l'enfant qui arrivait du Puy tout craintif et tout simple. Je n'avais lu que le catéchisme et je croyais aux revenants. Je n'avais peur que de ce que je ne voyais pas, du bon Dieu, du diable ; j'ai peur aujourd'hui de ce que je vois : peur des maîtres méchants, des mères jalouses et des pères désespérés. J'ai touché la vie de mes doigts pleins d'encre. J'ai eu à pleurer sous des coups injustes et à rire des sottises et des mensonges que les grandes personnes disaient.*

*Je n'ai plus l'innocence d'autrefois. Je doute de la bonté du Ciel et des commandements de l'Église*<sup>142</sup>.

En même temps que l'enfant voyage vers la ville de Nantes, l'état enfantin reste derrière comme Saint-Étienne, son village de provenance. Il se rend compte qu'il a grandi parce que les expériences qu'il a dû vivre lui ont fait mûrir. Donc, l'âge adulte s'ouvre devant Jacques pour s'instaurer définitivement dans sa vie. On peut aussi dire que le voyage est une métaphore utilisée par l'auteur pour que le lecteur puisse s'identifier avec ce parcours connu de tout le monde.

---

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 169.

## 6. Rôle du cirque

Le cirque est un espace enfantin où se déploient les illusions. Il peut se confondre avec la fête puisqu'il la représente dans l'imagination d'un enfant, mais le cirque est aussi une école où l'on apprend à montrer une vérité quelconque, encore qu'il puisse être considéré comme un esclavage égalitaire et gai.

Ainsi, on peut dire que la métaphore du cirque entoure tout le roman, plus précisément l'existence de Jacques car il est systématiquement obligé de faire des pirouettes pour se tenir « debout et droit ». Le cirque recouvre la souffrance, l'existence d'un monde que Jacques invente, la douleur et le drame. C'est pourquoi Jacques se regarde parfois avec humour et avec sarcasme. Mais il est aussi représenté dans l'ébahissement que le personnage vit lorsqu'il tente d'être un « resquilleur » :

*C'est le cirque Bouthors, qui vient s'installer dans la ville.  
Ils ont un éléphant et un chameau, une bande de musiciens à shakos et à tuniques rouges, avec des parements d'or et des épaulettes comme des pâtés. »<sup>143</sup>*

C'est la première entrée de Jacques dans un monde inconnu :

*Par ici...  
Par ici la toile est plus courte. Elle est déchirée près du poteau, et en déchirant encore un peu...  
J'ai élargi la déchirure, mis le pied-je veux dire passé la tête-dans le chemin qui conduit à l'écurie.  
Je suis à plein ventre par terre, dans la boue, et je me glisse comme un voleur, comme un assassin, la nuit, dans un cirque habité ! »<sup>144</sup>*

En fait, le cirque ne serait qu'une illusion, mais aussi un point de référence. C'est pourquoi le personnage même devient, à son tour et à plusieurs reprises, une espèce de clown.

---

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 79.

## 7. La souffrance

Finalement, le sujet choisi pour conclure ce chapitre c'est la souffrance enfantine puisqu'elle est le résultat de tout ce que l'enfant a vécu. On peut constater qu'il s'agit d'un aspect très important à traiter car c'est cette souffrance qui détermine chez l'auteur l'envie d'écrire le roman pour que les autres connaissent l'histoire de son enfance.

Dès qu'il est petit, Jacques devient la « cible » de tous puisque ses parents, ainsi que ses professeurs et camarades lui font vivre des moments où la souffrance est présente. Quant aux parents, on a déjà vu comment l'enfant est éduqué d'après les principes de leur origine paysanne : *tous les jeux de l'enfance me sont interdits. Je ne puis jouer aux barres, sauter, courir, me battre*<sup>145</sup>. Et à cela vient s'ajouter que *ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures*<sup>146</sup>. C'est chez lui que Jacques supporte des « petites souffrances » par opposition à celles qu'il a reçues étant adulte. Un exemple serait :

*Le bain ! – Ma mère en avait fait un supplice.*

*Heureusement elle ne m'emmenait avec elle, pour me récurer à fond, que tous les trois mois.*

*Elle me frottait à outrance, me faisait avaler, par tous les pores, de la soude et du suif, que pleurait un savon de Marseille à deux sous le morceau, qui empestait comme une fabrique de chandelles. Elle m'en fourrait partout, les yeux m'en piquaient pendant une semaine, et ma bouche en bavait...*

*J'ai bien détesté la propreté, grâce à ce savon de Marseille!*<sup>147</sup>

Etant donné que l'école représente pour Jacques une prison, il s'agit du deuxième endroit, puisque le premier est la maison, où l'enfant souffre à cause des moqueries de ses camarades et de ses professeurs :

*Les grands ne sont pas trop méchants pour moi ; ils me voient timide, craintif, appliqué ; ils ne me disent rien qui me fasse de la peine, mais j'entends ce qu'ils disent de mon père, comment ils l'appellent ; ils se moquent de son grand nez, de son vieux paletot, ils le rendent ridicule à mes yeux d'enfant, et je souffre sans qu'il le sache*<sup>148</sup>.

---

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>147</sup> *Ibid.*, pp. 109-110.

<sup>148</sup> *Ibid.*, pp. 38-39.

*... J'ai été puni un jour : c'est, je crois, pour avoir roulé sous la poussée d'un grand, entre les jambes d'un petit pion qui passait par là, et qui est tombé derrière par-dessus tête ! Il s'est fait une bosse affreuse ; et il a cassé une fiole qui était dans sa poche de côté ; c'est une topette de cognac dont il boit- en cachette, à petits coups, en tournant les yeux. On l'a vu : il semblait faire une prière, et il se frottait délicieusement l'estomac.- Je suis cause de la topette cassée, de la bosse qui gonfle... Le pion s'est fâché<sup>149</sup>.*

En plus, étant donné que Jacques est fils de professeur, les camarades de son père lui font souffrir aussi. Cependant, M. Vingtras ne fait rien pour que l'enfant n'ait plus à supporter ce jeu cruel qu'ils avaient établi :

*Monsieur Vingtras, votre fils pourrait tenir dans la classe un autre rang que celui qu'il tient, s'il travaillait. Nous vous conseillons de vous occuper de lui... entendez-vous ?*

*- « C'est toi, misérable, qui me fais avoir des reproches du proviseur ? » et il se jeta sur moi avec fureur. Ce furent de véritables souffrances,- mais mon chagrin était bien plus grand que mon mal !<sup>150</sup>*

Cependant, la grande souffrance enfantine de Jacques se trouve dans la mort de son amie Louissette. Vallès consacre tout un chapitre (XIX) pour en parler. Tout au début du chapitre, M. Bergougnard, le père de Louissette, se présente comme *le camarade de classe de mon père*<sup>151</sup>. Ainsi, le lecteur pense qu'on assistera à un autre chapitre concernant les souffrances et punitions de Jacques de la part des professeurs parce que l'enfant se sert de trois pages pour décrire cet homme. Mais, en finissant la page 219, ce qui en ressort c'est que le sujet du chapitre est présenté sans aucune connexion avec ce qui avait été raconté avant :

*Oui, les coups qu'on me donne sont des caresses à côté de ceux que M. Bergougnard distribue à sa famille.*

*M. Bergougnard ne se contente pas de battre son fils pour son bien, - le bien de Bonaventure ou de Barnabé, - et pour son plaisir à lui, Bergougnard<sup>152</sup>.*

Mais ce M. Bergougnard ira bien plus loin, lorsqu'il bat sa fille, Louissette : Jacques assiste à ce massacre:

---

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 99.

<sup>150</sup> *Ibid.*, pp. 165-166.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 219.

(...) Elle criait comme j'avais entendu une folle de quatre-vingts ans crier en s'arrachant les cheveux, un jour qu'elle croyait voir quelqu'un dans le ciel qui voulait la tuer !

Le cri de cette folle m'était resté dans l'oreille, la voix de Louissette, folle de peur aussi, ressemblait à cela.

« Pardon, pardon ! »

J'entendais encore un coup ; à la fin je n'entendais plus rien qu'un bruit étouffé, un râle.

Une fois, je crus que sa gorge s'était cassée, que sa pauvre petite poitrine s'était crevée, et j'entrai dans la maison.

Elle était à terre, on visage tout blanc, le sanglot ne pouvant plus sortir, dans une convulsion de terreur, devant son père froid, blême, et qui ne s'était arrêté que parce qu'il avait peur, cette fois, de l'achever.

On la tua tout de même. Elle mourut de douleur à dix ans<sup>153</sup>.

C'est à partir de cet événement que Jacques comprend que le pouvoir institutionnel (paternel) peut être injuste et même criminel.

À partir de là, Jacques affirme : *je défendrai les DROITS DE L'ENFANT comme d'autres les DROITS DE L'HOMME*.<sup>154</sup>

Finalement, après avoir analysé ces aspects, on peut constater que la dédicace est fondamentale dans l'analyse du roman.

Bien que le rapport aux parents, l'habit, la nourriture, les punitions, le passage de l'enfance à l'âge adulte et le rôle du cirque soient des aspects très importants dont il faut tenir compte, c'est la souffrance enfantine qui devient protagoniste du roman car, non seulement elle englobe tous ces aspects qu'on vient de décrire, mais elle constitue, finalement, l'essence de cette vie d'enfant : sa mémoire est chargée d'un grand nombre de souvenirs tristes et pénibles qui serviront à l'auteur à montrer la vie d'une grande partie des enfants du siècle.

---

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 301.

## 5. CONCLUSION

Le but de ce travail était d'expliquer et de situer le récit d'enfance dans le cadre du roman réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle. Après avoir réalisé ce travail, je suis parvenue aux conclusions suivantes :

En ce qui concerne le domaine social, on a déjà observé que, dans le roman, il y a des changements au sein de la structure sociale qui se voient limités au cas de la famille Vingtras, famille-type dans cette société. En plus, en ce moment, surgit une nouvelle classe sociale : le prolétariat. Néanmoins, le cas des « pions » dans l'enseignement est très proche de celui des prolétaires de l'industrie : ils ne sont pas considérés comme des enseignants à part entière.

Par rapport à l'univers scolaire, l'école de cette époque a été analysée pour démontrer que les professeurs ainsi que les camarades de collège sont responsables des malheurs des enfants. En outre, c'est à cause de M. Vingtras que l'enfant souffre de par cette discipline de fer qu'il lui impose. C'est pour cette raison que tant l'école que la maison parentale constituent une grande unité qui ne peut pas se dissoudre étant donné que ce sont les deux lieux qui jouent un rôle fondamental dans la vie de l'enfant. Mais l'enfant refuse aussi l'univers scolaire car il représente une idéologie qu'il considère anachronique et pernicieuse, qui ne produit que des victimes, comme c'est le cas de M. Vingtras.

Quant au domaine domestique, la souffrance enfantine est présentée comme le résultat de tous les aspects étudiés dans ce chapitre. Dans la plupart de cas, la souffrance est le résultat de la tyrannie que Mme Vingtras exerce envers son fils puisqu'elle enferme toutes les caractéristiques d'une personne déclassée (de par leur origine paysanne) qui ne sachant pas comment s'y prendre dans la nouvelle société où elle s'insère de par son mariage, adopte les formes les plus strictes par rapport à l'éducation de son fils. En plus, la mère se défend contre les nouvelles valeurs qui lui sont imposées, c'est-à-dire, elle se défend contre le clivage entre ce qu'elle ne connaît pas, et ce à quoi elle prétend accéder. Malgré cela, Vallès n'a pas accusé sa mère mais, bien au contraire, il a justifié son attitude au moyen de l'ironie, faisant

affirmer à Mme Vingtras que la femme n'est que laideur à fin de devenir vertu, ou beauté et charme pour devenir déshonnête. La femme devient donc un objet réduit à la fonction amoureuse, à l'affection et au confort de la petite-bourgeoise.

Aussi, les parents représentent-ils beaucoup plus l'ordre et la discipline que l'affection. Cependant, l'auteur n'accuse pas non plus ses parents, mais il les présente en tant que victimes du contexte social. Cette justification de l'attitude des parents de la part de Vallès ne suppose pas pour autant l'acceptation de la tyrannie familiale. Au contraire, la justification se révolte constamment contre cette tyrannie. Ainsi, la loi de Mme Vingtras organise l'univers familial, la maison, l'habit et les relations sociales. Par contre, la loi de M. Vingtras représente la dégénération de l'univers scolaire, culturel et socio-politique parce qu'il n'agit pas comme père mais comme père-institution-sociale. Ces deux lois, en fait, parviennent à réunir dans le texte de Vallès le geste et la parole. Par rapport à l'habit, on trouve une opposition car dans l'enfance, il s'agit de la souffrance à cause du manque d'identité, de l'exil et de la répression, tandis qu'à l'âge adulte, l'habit devient l'élément accessoire qui définira la trajectoire d'une existence.

On affirme que l'univers culturel, l'univers scolaire et l'univers familial se construisent quand Vallès découvre qu'ils fonctionnent selon le mécanisme de la mimésis. C'est pour cela que l'auteur veut détruire et aller à la recherche du nouveau. Ces trois maléfices sont énoncés dans le texte grâce aux titres des différents chapitres, qui ne sont pas choisis au hasard mais ils se rapportent à tout ce que la dédicace avait dénoncé. Ainsi, la première enfance et la première jeunesse ont été tyrannisées par l'espace concret de la maison, par la prolongation de l'espace scolaire, deux espaces agressifs, répressifs et plongés dans l'espace idéologique du livre classique, tel que Jacques l'affirme au chapitre XX. Également, la maison de Jacques n'est jamais un espace propre, comme si de cette façon il refusait ce que la maison natale a signifié. En fait, c'est le refus du passé familial et scolaire, c'est le refus de la prison que supposaient la maison et l'école.

Vallès essaie de donner unité et cohérence à sa propre existence, à travers ce texte autobiographique, dans lequel le souvenir apparaît lié à la problématique du nom propre.



En fait, Vallès s'est engagé avec lui-même et avec la société, et à travers la littérature de son temps, dans la voie de la dénonciation: de la famille, de l'univers scolaire et de la société. Cette dénonciation ne comporte ni rancune ni haine, mais bien au contraire, elle est faite dans le but de dévoiler les mécanismes de fonctionnement de la société pour que celle-ci ne continue plus à reproduire des schémas qui sont à l'origine de la souffrance et de l'injustice.

Et c'est sur ce point que le roman de Vallès s'inscrit dans le roman réaliste car, au moyen de la description d'un fait précis, l'existence de l'enfant, il veut démontrer que la société fonctionne selon des mécanismes qui doivent être améliorés.

## 6. BIBLIOGRAPHIE

- Abraham, P., et Desné, R., *Histoire littéraire de la France*, Les éditions sociales, Paris, 1977.
- Albouy, P., *Mythes et mythologies dans la littérature française*, Librairie Armand Colin, Paris, 1969.
- Balabrej, H., « Jacques par Jules ou l'auto-représentation dans *L'Enfant* », in *Revue de Lectures et d'Études Vallésiennes, Les amis de Jules Vallès*, n° 19, pp.43-59, Décembre 1994.
- Balafrej, H., « *L'Enfant* et la destruction du mythe de l'enfance heureuse », in *Revue de Lectures et d'Études Vallésiennes, Les amis de Jules Vallès*, n° 1, pp.34-41, Décembre 1984.
- Caron, J.C., « Vallès et l'école : une haine de classe ? », in *Revue Autour de Vallès*, n° 33, pp.63-86, année 2003-2004.
- Charle, C., *Histoire sociale de la France au XIXe siècle*, Éditions du Seuil, 1991.
- Gengembre, G., *Réalisme et naturalisme*, Éditions du Seuil, Paris, 1997.
- Guichardet, J., Compte rendu : *Province/Paris. Topographie littéraire du XIXe siècle*, in *Revue Romantisme*, Volume 32, Numéro 116, pp.119-121 Année 2002.
- Lasnier-Lachaise, B., « Les sept péchés capitaux de Madame Vingtras », in *Revue de Lectures et d'Études Vallésiennes, Les amis de Jules Vallès*, n° 19, pp.17-28, Décembre 1994.
- Prevert, J., *Choses et autres*, Gallimard, Paris, 1972.
- Rimbaud, A., *L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple*, in *Poésies Complètes*, Le Livre de Poche, 2013.
- Tadié, J.-Y., *Introduction à la vie littéraire du XIXe*, Bordas, Paris, 1984.
- Tison, G., « Auteurs, autorités, autorité dans *L'Enfant* », in *Revue de Lectures et d'Études Vallésiennes, Les amis de Jules Vallès*, n° 26, pp.83-92, Décembre 1998.

- Tison, G., « *L'Enfant* : roman vrai », in *Revue de Lectures et d'Études Vallésiennes, Les amis de Jules Vallès*, n° 26, pp.93-103, Décembre 1998.
- Tison, G., « Images de la mère chez Jules Vallès et Hervé Bazin », in *Revue de Lectures et d'Études Vallésiennes, Les amis de Jules Vallès*, n° 23, pp.35-49, Janvier 1997.
- Tison, G., « Poil de Vallès : de *L'Enfant* à *Poil de Carotte* », in *Revue de Lectures et d'Études Vallésiennes, Les amis de Jules Vallès*, n° 21, pp.63-79, Décembre 1995.
- Vallejo, M., « Nature rebelle / Nourriture complice : *Le Bachelier*, de Jules Vallès », in *L'Idée de nature dans les littératures romanes*, Presses Universitaires de Sofia, pp.280-284, Saint-Clément d'Ohrid, Sofia, 2011.
- Vallès, J., *L'Enfant*, Librairie Générale Française pour la Préface, les Commentaires et les Notes, Paris, 1985.
- Vallès, J., *Littérature et Révolution*, Éditeurs Français Réunis, Paris, 1969.